Pierre

Faucheux

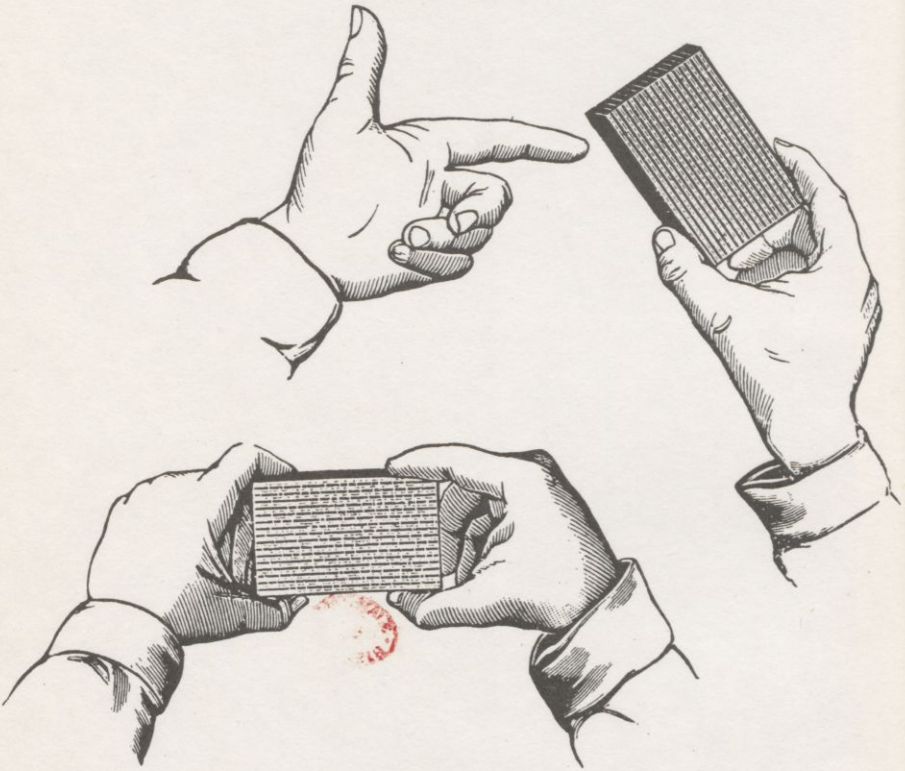


Écrire l'espace

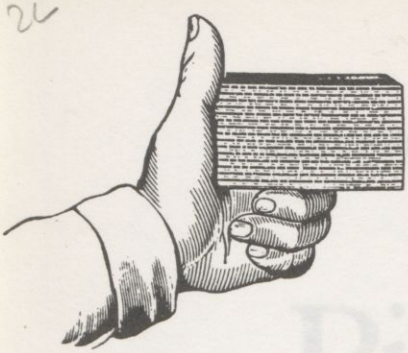
ROBERT LAFFONT

70
8



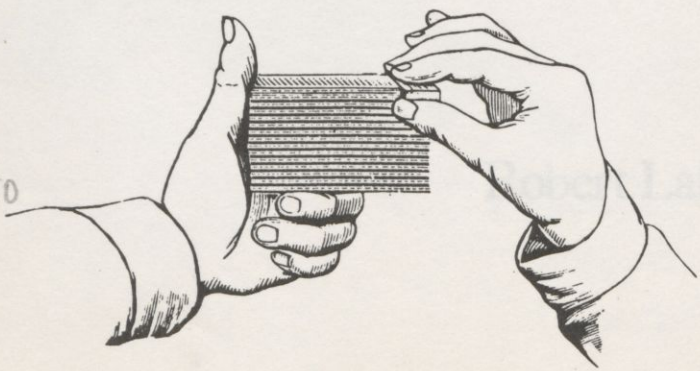


2L



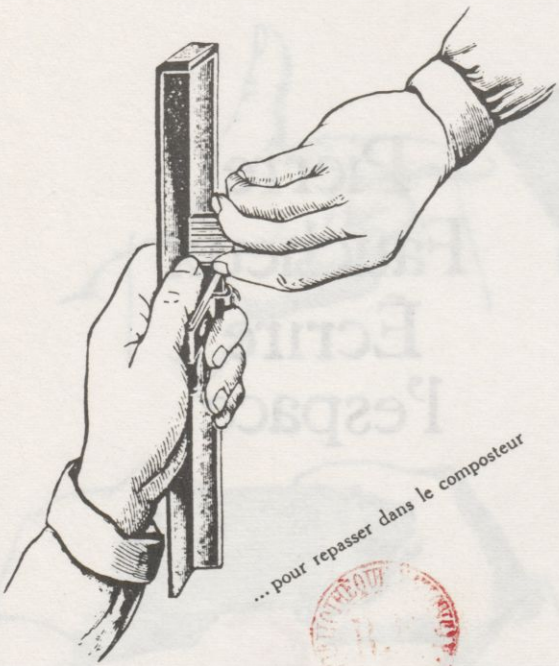
70

Pierre Faucheux
Écrire l'espace



8° V
80480

DL-23-11-1978-32024

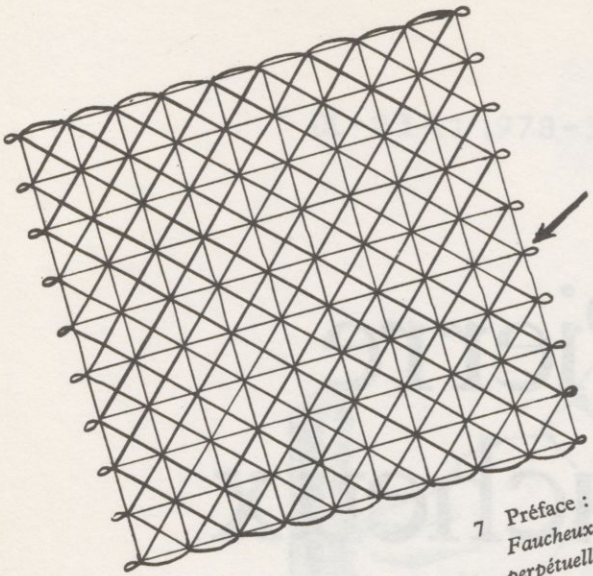


...pour repasser dans le composteur

Pierre Faucheux
Écrire l'espace

préface de
Jean-François Revel

Robert Laffont



Table

7 Préface :
Faucheux ou l'innovation perpétuelle par Jean-François Revel

19 *Éclairages*

23 *Symboles, tous puissants symboles*

31 *Enfances*

38 *Mes écoles*

44 *La casse typographique*

51 *Bifur*

57 *Mes débuts*

60 *Les tracés régulateurs*

76 *Premiers travaux d'un typographe à façon*

86 *Un trait de lumière à Sète*

91 *Le premier Club du Livre*

110 *« Fais-nous quelque chose de pas trop artisanal »*

116 *Rencontres avec Le Corbusier*

124 *Premiers ouvrages construits*

132 *La boîte d'Ylla*

136 *Un match Le Corbusier - Wright*

© *Copyright texte et illustrations*, Robert Laffont, 1978.

ISBN
2.221.00755.7

142 *Pour Bâtir*
146 *Le livre, la publicité... et moi*
149 *Associations*
155 *On avait la même culture*
164 *L'art de la mise en page*
176 *La deuxième Triennale de Paris n'aura pas lieu*
180 *Dix écrivains en quête d'un lieu*
184 *Le carnet bleu de 1958*
194 *Inventer la Biennale de Paris*
201 *L'Espace Biennale*
210 *L'art des expositions*
219 *A la pêche à la baleine*
228 *Figuier, heureux figuier*
242 *L'atelier Pierre Faucheux*
251 *L'art de la couverture de livre*
263 *Mille médailles à Milan*
271 *Un Musée d'art mobile*
279 *Une espèce d'atelier d'artiste*
284 *La carte blanche d'André Breton*

292 *La grande aventure des Halles*
312 *Le cas Baltard*
314 *Le cas Prouvé*
318 *Les grandes manœuvres du Père Ubu*
320 *Ma première coupole*
334 *Des grilles pour un éditeur*
342 *Maisons portraits*
353 *Habitez à votre image*
358 *La planète rouge*
366 *L'invention de Gutenberg... et la suite*
372 *Les 100 000 pierres de Sifnos*
386 *La reconnaissance des signes*
392 *100 millions de couvertures*
398 *Galilée ou 30 ans après la liberté*
402 *Les sous*
408 *Demain le livre*
414 *Demain l'habitat*
422 *Écrire l'architecture*
437 *Préface pour le futur*

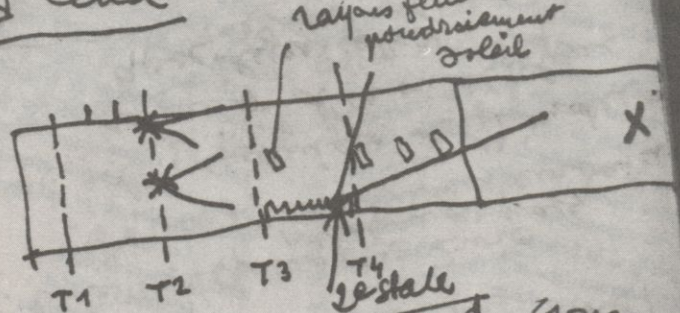


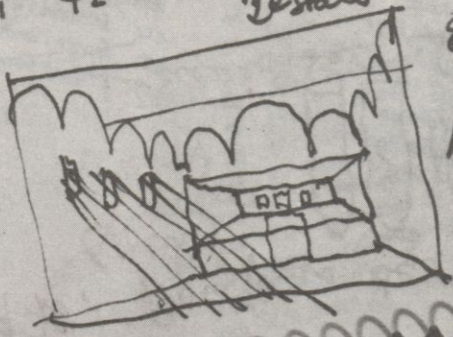
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (R.F.)

Faucheux ou l'innovation perpétuelle

II. 476 Figurelli flagellation plat.

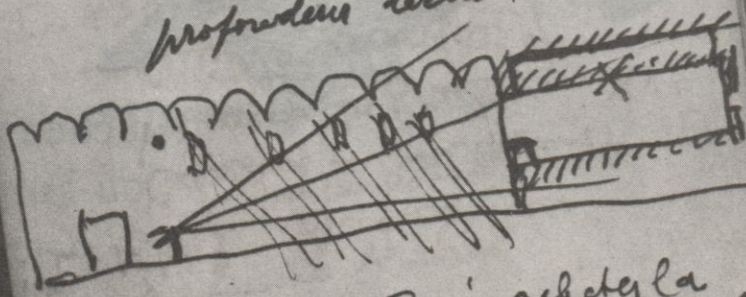
La Cena



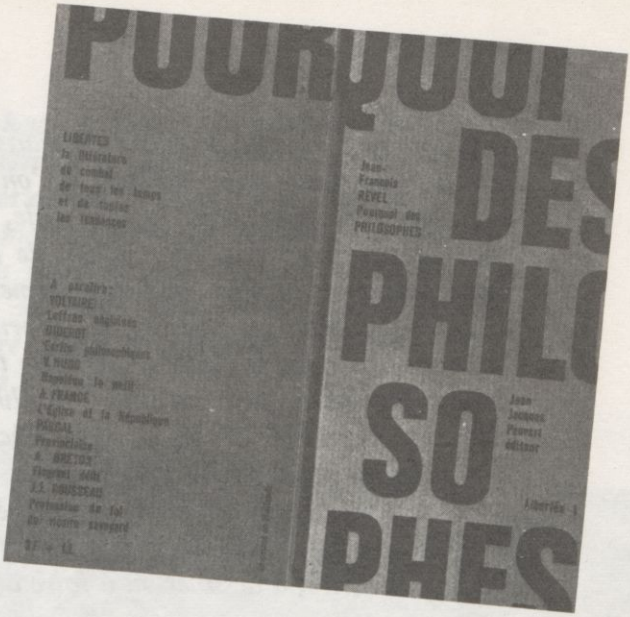


6

profondeur à calculer



Faire acheter la



Pierre Faucheux est célèbre surtout comme l'artiste qui a renouvelé le livre contemporain, les journaux, les revues, les catalogues, les affiches.

Mais pourquoi a-t-il renouvelé le livre contemporain? Parce qu'il a fait attention à beaucoup plus qu'au livre. Il est, à la source de lui-même, un découvreur de l'espace, tout à la fois inventeur et organisateur des espaces, interprète aussi de l'espace offert, proposé, imposé, disponible.

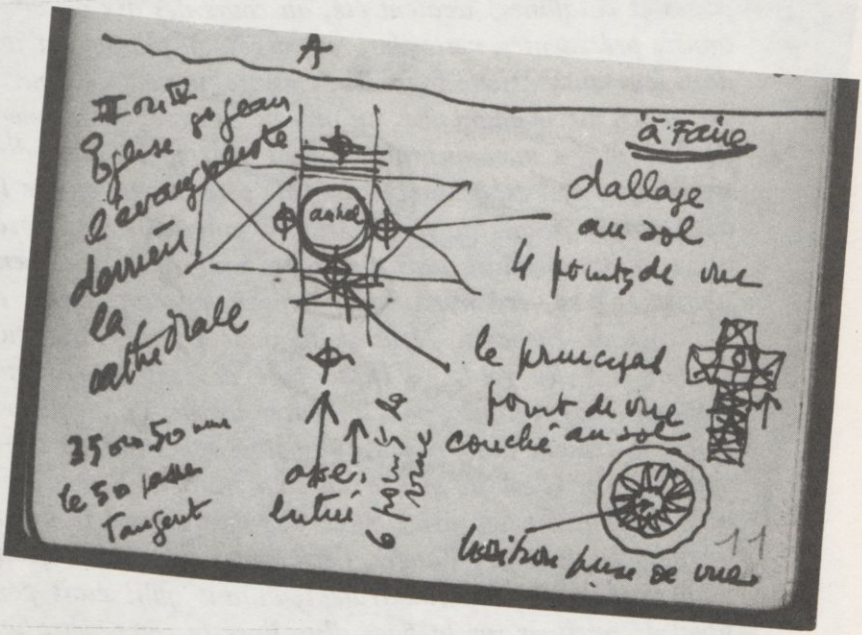
Pour lui, livre, maison, musée, galerie d'art, librairie, éclairage, expositions, tout procède du don primordial de voir et de concevoir l'espace, dans des domaines qui n'autorisent ni le jeu gratuit avec les formes, ni le service exclusif de la fonction utilitaire, mais où les deux doivent miraculeusement coïncider. J'ai dit que Faucheux était à la fois créateur et interprète d'espaces : en effet il « laisse parler » l'espace, le laisse venir à lui, mais en même temps il le fait, il se rend vers lui, le tire de la confusion, le constitue en l'extirpant de son magma primitif. C'est la maïeutique socratique appliquée aux surfaces et aux volumes.

Ces propos peuvent paraître abstraits, mais je pense en réalité à des choses très concrètes. Si l'on donne à Faucheux une pièce vide, une chaise et une table, il trouvera ce que vous ne trouverez pas, en fonction de l'ampleur et de la configuration de la pièce, de l'emplacement, de la dimension et de l'orientation des fenêtres, de la forme de la table et de la chaise, exactement l'endroit où cette table et cette chaise doivent être mises, pour instituer l'équilibre le plus satisfaisant avec l'ensemble des lignes de la pièce et du paysage vu à travers les fenêtres. La solution vous apparaîtra comme très simple et très inattendue, et encore l'emplacement ne sera-t-il pas le même selon que la table devra servir à manger, à écrire, à dessiner ou à faire des réussites.

Le problème est le même qu'il s'agisse d'une couverture de livre ou d'une seule page de ce même livre, de l'illustration d'un article ou de la construction d'une demeure, ou d'un déploiement d'objets créés par d'autres dans un lieu imparti. Tout se ramène et tout aboutit à cet art qui est à la fois celui de l'accoucheur et celui du constructeur, du médium passif à travers qui l'espace parle et de l'inventeur actif grâce auquel cet espace existe.

Là encore, mes propos peuvent paraître un peu creux. Mais ils recouvrent des expériences précises pour moi. J'ai souvent travaillé avec Faucheux, depuis une quinzaine d'années si toutefois le mot « travailler » convient, pour parler de la collaboration avec un être aussi gai, qui ne crée qu'en se récréant. Nous avons fait, chez et avec Jean-Jacques Pauvert, la petite collection « Libertés » qui, de 1964 à 1968, marqua, je pense, un voyage hors de la banalité, par son format, ses couvertures en papier kraft où s'affirmaient, en titres, d'énormes signes noirs, à la Soulages ; son papier, ses caractères. J'ai pu voir la minutie

avec laquelle Faucheux préparait non seulement la couverture, mais tout l'intérieur de chaque livre. Car il est évident, par exemple, que les débuts de chapitres ne doivent pas être conçus de la même manière selon leur nombre, leur longueur, le fait qu'ils soient titrés ou pas. Et, soit dit en passant, Faucheux est l'un des rares, dans son art, qui lise chaque livre, et s'en pénètre, avant de concevoir la maquette qui en transposera le sens et l'accent.



Dans un domaine encore plus palpable, je pus vérifier l'exceptionnelle capacité de diagnostic et d'organisation visuelle de Faucheux. Guy Schoeller, qui, entre autres choses, dirigeait en 1965 le groupe « Réalités », qui venait d'être racheté par Hachette, m'avait demandé de penser à un projet d'encyclopédie de la peinture occidentale dont les illustrations puissent, éventuellement, plus tard, servir à des émissions de télévision. J'acceptai, avec Faucheux

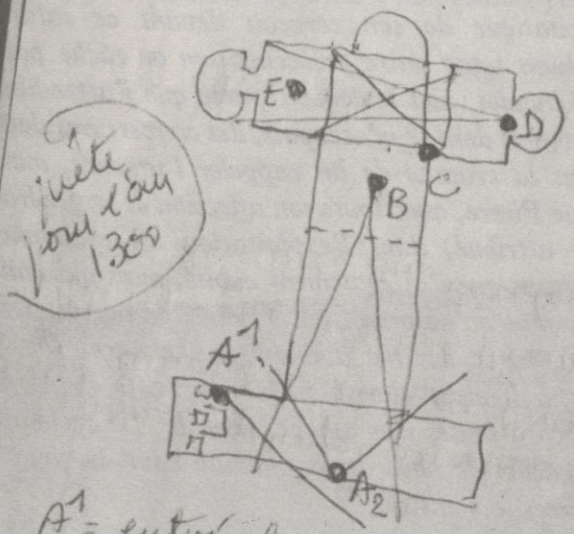
comme directeur artistique, de faire cette étude, qui finalement, en raison du départ ultérieur de Schoeller d'Hachette, fut abandonnée, mais après avoir été poussée assez loin. Connaissant par cœur le stock et les limites des grands pourvoyeurs de reproductions auxquels tous les éditeurs d'art faisaient appel, Alinari, Giraudon, etc., j'avais exigé que l'on rephotographiât les œuvres, d'abord parce que la plupart des grandes fresques italiennes et romanes (françaises et catalanes) avaient été, au cours des dix ou vingt années précédentes, nettoyées, restaurées, ou plutôt rétablies dans leur authenticité première. Ensuite, je voulais trouver un moyen de communiquer, au niveau du livre, le sentiment de la peinture monumentale en tant que telle, c'est-à-dire située dans son espace architectural, pour réagir contre la détestable pratique de la génération antérieure des livres d'art, qui confondait dans une même uniformité bi-dimensionnelle fresques, miniatures, mosaïques, tapisseries et tableaux de chevalet. Nous voilà donc partis, Faucheux et moi, sur les routes d'Italie puis des églises romanes françaises et catalanes, pour préparer, carnet de croquis en main, le travail des équipes de photographes qui devaient nous suivre. C'est là que je vis le « miracle Faucheux » opérer quotidiennement, sur le terrain, Pierre trouvant toujours la distance, l'angle, l'éclairage, le type d'objectif photographique qui permettraient, autant qu'il était possible, de restituer sur la page d'un livre la compénétration de la peinture et de l'architecture, dans les palais ou les églises, compénétration et complémentarité qui sont fondamentales jusqu'au triomphe tardif du « tableau de chevalet » moins lié à l'espace environnant (et qui au demeurant arrive lui-même aujourd'hui, en tant que support, au stade de la disparition).

Mais Pierre au cours de ces voyages, ce n'était pas seulement le travail, c'était les idées du soir. La conversation

ASSISE

17.5.65

Eglise inférieure



prête pour l'an 1300

A1 = entrée lumière, sur les arêtes et soleil porte au sol.

B = contre champ nef en avant de l'autel - 1/2 fleur au sol

C = vue grand angulaire avec 2 voûtes

D = vue axiale grand angulaire

E = vue vers plafond gd angulaire au sol.

A2 = vue de la nef

Vues grand angulaire vers les voûtes, vision ronde.

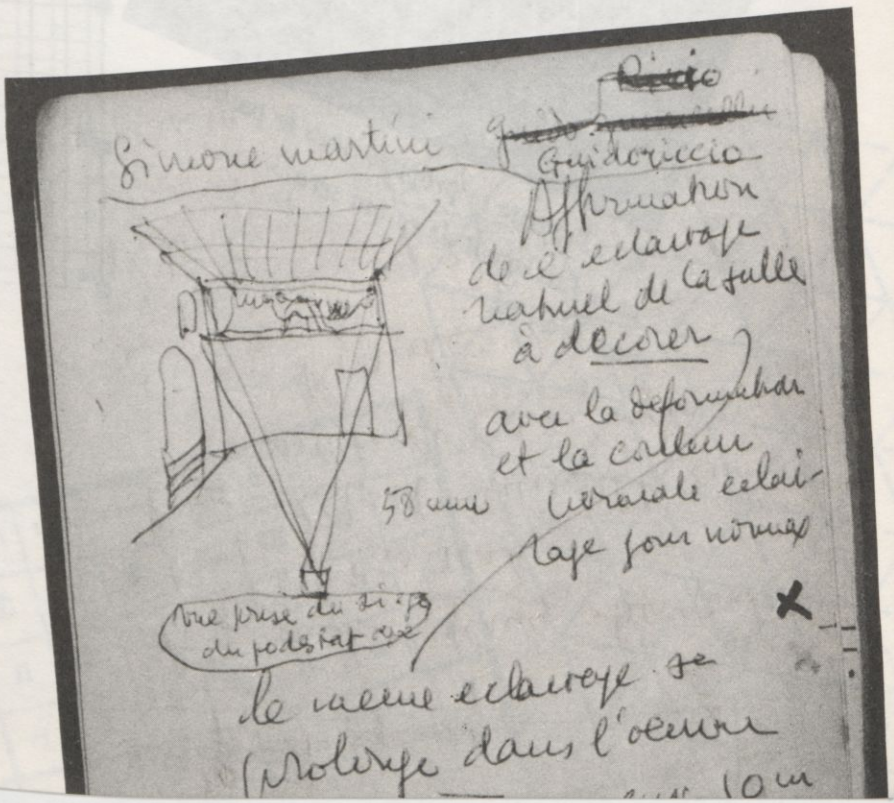
imaginative et chaleureuse de Pierre Faucheux, on en retrouve le tempo et l'imprévu permanent dans ce livre. On se rendra compte que si Pierre est un maître, il n'est jamais devenu un ponte. Devant chaque nouvelle expérience, chaque nouvelle idée issue de son intarissable pensée, il se comporte en débutant permanent. Par exemple, un jour, il avait inventé un curieux appareil, destiné à permettre à tout un chacun de recréer pour lui-même un « espace total » (?) et qu'il me jura promis au même avenir que le cinéma ou la télévision — le « cyclotone ». J'ai complètement oublié à quoi le cyclotone servait, mais je sais que, lui, Faucheux, ne servait plus à rien durant les semaines où l'ébullition extatique de son cerveau devant ce satané cyclotone excluait toute autre préoccupation ou tâche possibles. J'étais inquiet, non seulement parce que j'attendais, pour des collections dont je m'occupais, des couvertures dont je n'avais plus la cruauté de lui rappeler l'urgence, mais aussi parce que Pierre, avec toute son affection et sa générosité, m'avait attribué, dans l'exploitation du cyclotone, un rôle important que j'ai également oublié, mais qui était aussi fondamental qu'absorbant. La suite de ma vie était clairement tracée et, en me donnant ma chance, Pierre entendait naturellement que je m'en montrasse digne en renonçant illico à toutes mes autres activités. Le cyclotone faillit avoir raison de nous deux, mais au bout du compte nous terrassâmes le monstre.

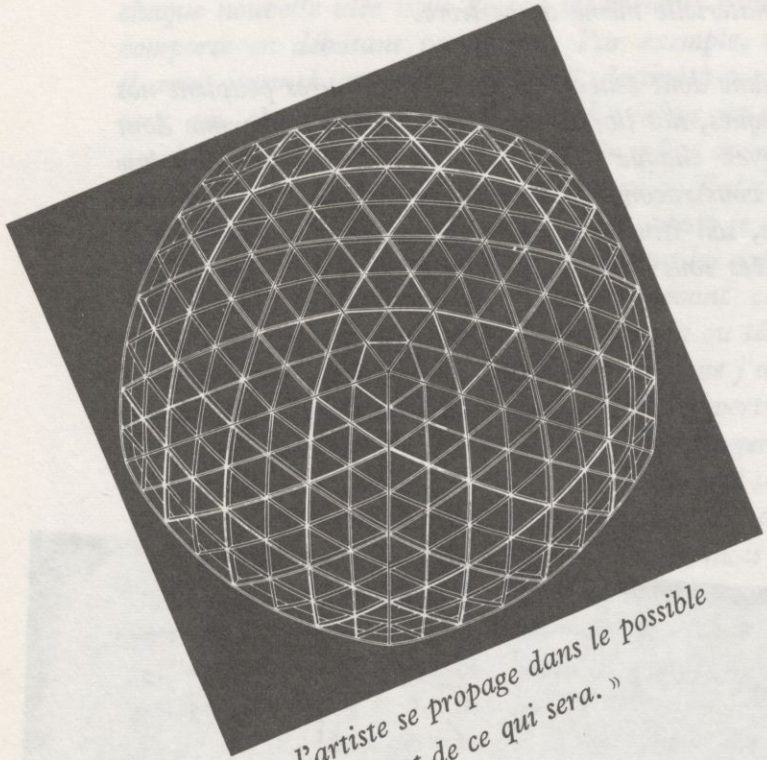
« La médecine est ma femme légitime et la littérature est ma maîtresse », a dit Tchekhov. De même, on peut dire de Faucheux que le livre est sa femme légitime et l'architecture sa maîtresse. Hélas ! le diktat du diplôme, qui protège le corporatisme sectoriel de tant d'ânes opulents et considérés, a empêché Faucheux d'exercer aussi largement qu'il l'aurait dû : il n'est pas inscrit à l'Ordre ! On se rendra compte

néanmoins qu'il a probablement, sur l'architecture de notre temps, autant de pensées à lui tout seul que l'Ordre tout entier. Là est son secret : tout ce qu'il réalise, il ne le dessine pas, il le construit — comme on va le voir par la présentation matérielle même de ce livre.

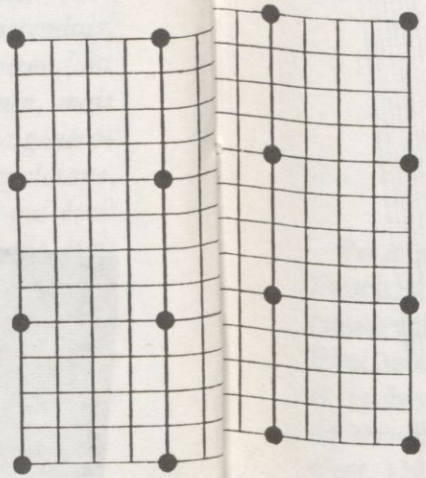
L'homme dont cent millions de couvertures peuplent nos bibliothèques, nos librairies et nos kiosques ; l'homme dont vous voyez chaque jour au moins une œuvre dans une vitrine, vous raconte ici sa vie, sa vocation, son aventure créatrice, son itinéraire aux embranchements multiples et tous placés sous le signe de l'innovation perpétuelle.

Jean-François Revel





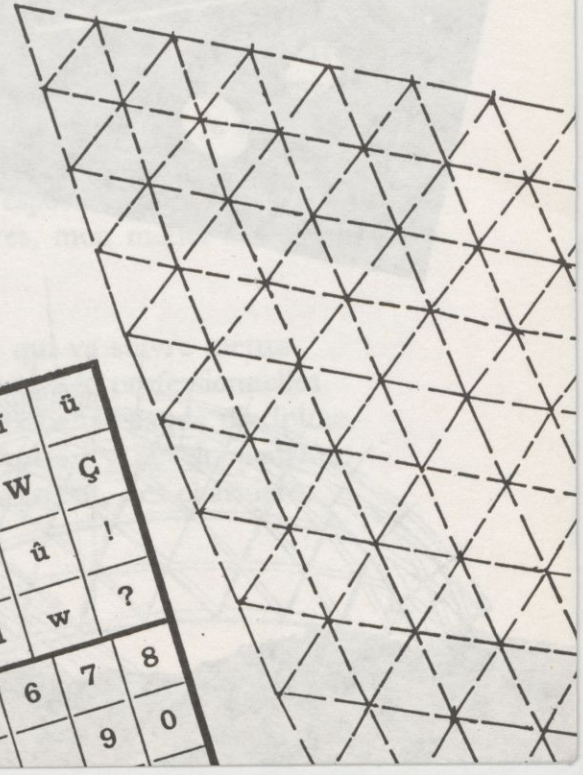
« ... l'artiste se propage dans le possible et se fait agent de ce qui sera. »
Paul Valéry.

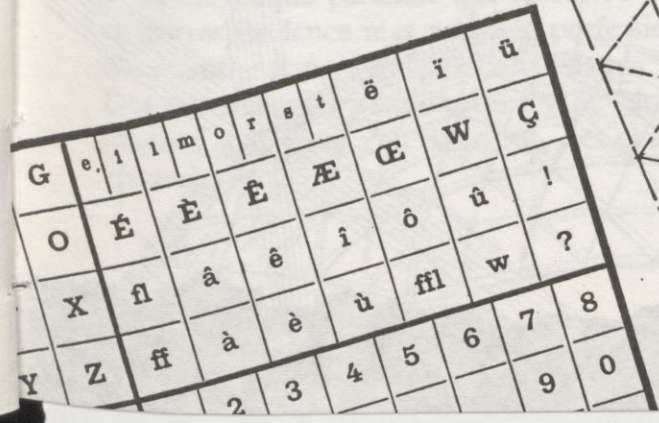




A

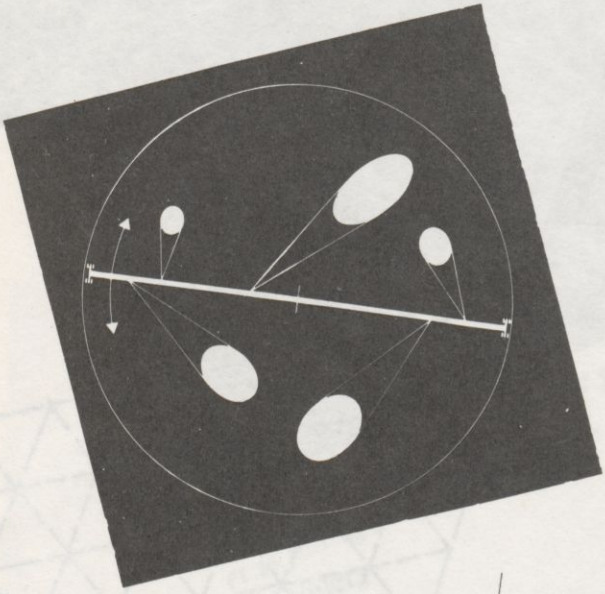
Josseline Rivière.

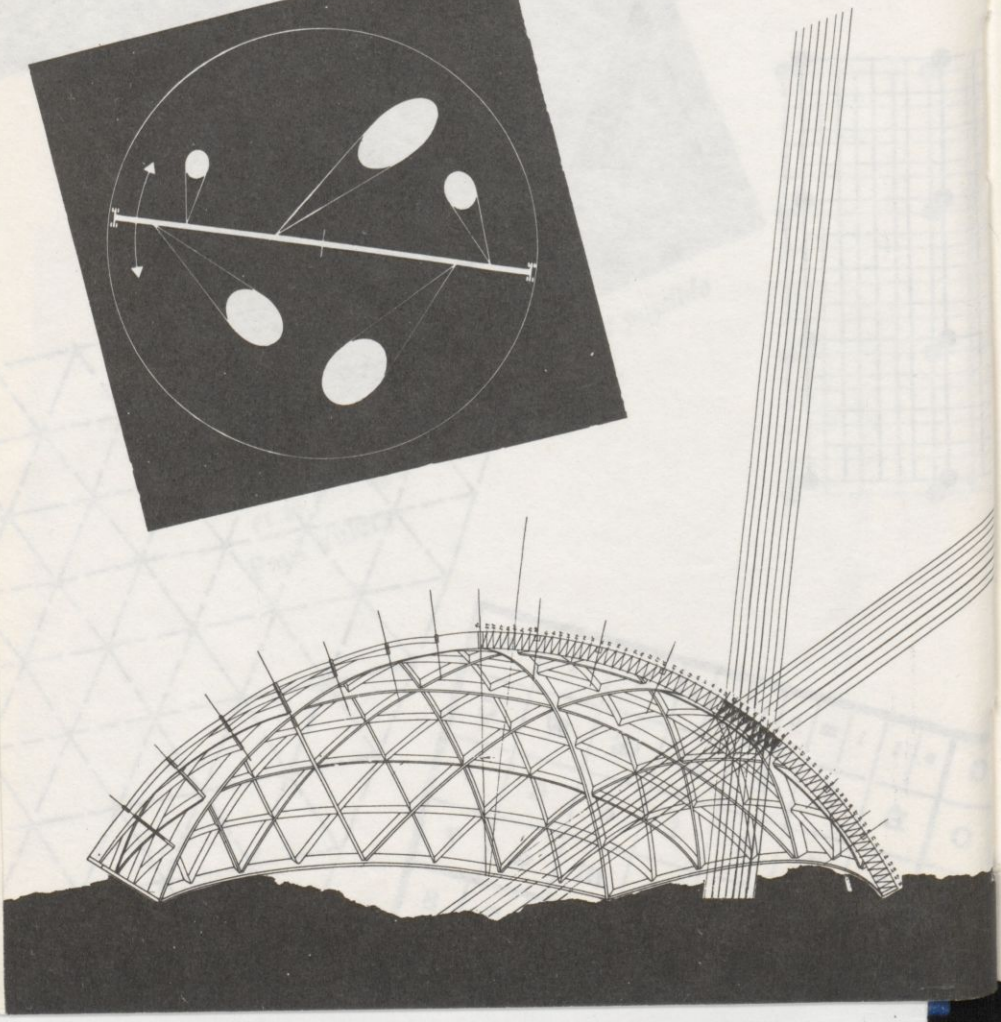


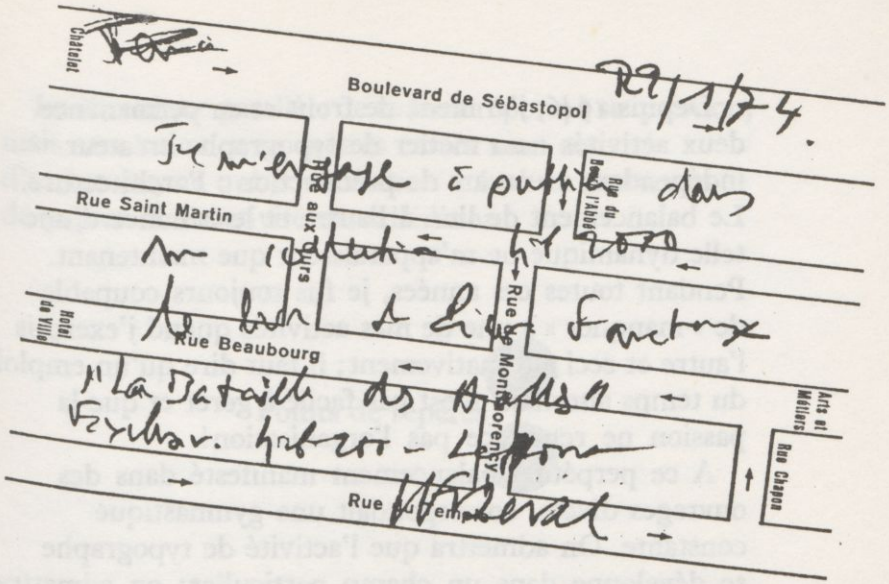


A	B	C	D	E	F	G	e	i	l	m	o	r	s	t	e	i	u
H	I	K	L	M	N	O	É	È	Ê	Æ	Œ	W	Ç			
P	Q	R	S	T	V	X	fl	â	ê	î	ô	û	!			
»	(	U	J	j	Y	Z	ff	à	è	ù	ffl	w	?			

&	ç	é	-	'	e	1	2	3	4	5	6	7	8
—	b	c	d			s		Espaces moyennes	f	g	h	9	0
												æ	œ
z	l	m	n		i	o		p	q	;	ffi	k	Demi-cadr.
y										Esp. fines	fi	:	Cadra-tins
x	v	u	t		Espaces fortes	a		r		.	,	Cadrats	







Eclairages

Pour mon éditeur Robert Laffont, je suis Pierre Faucheux typographe... Pour Jacques Lassaigne, conservateur du musée d'Art moderne, je suis Faucheux architecte... Pour moi-même, typographe et architecte, créateur d'espaces et d'objets, inventeur de structures et d'écritures, mon métier c'est INNOVER.

La chronique parallèle qui va suivre mettra en correspondance mes activités professionnelles dominantes et mes travaux dans chaque discipline. Des mouvements périodiques s'y développent, de longues séquences s'en dégagent, des charnières apparaissent.

Depuis 1946, j'ai mené de front et en permanence deux activités : un métier de typographe créateur indépendant et un art de prédilection : l'architecture. Le balancement de l'un à l'autre et le bénéfice d'une telle dynamique ne m'apparaissent que maintenant. Pendant toutes ces années, je fus toujours coupable de « manquer » à une de mes activités quand j'exerçais l'autre et ceci alternativement; il faut dire qu'un emploi du temps alternatif n'est pas facile à gérer et que la passion ne remplace pas l'organisation!

A ce perpétuel balancement manifesté dans des ouvrages divers, correspondait une gymnastique constante. On admettra que l'activité de typographe se développe dans un champ particulier; on admettra aussi qu'il est fort différent de celui de l'architecte.

. . .

Avec le temps et suivant en cela une intuition ancienne, aujourd'hui mes expériences se rejoignent dans un système de représentation écrit de l'architecture. Aurais-je pu le mûrir autrement qu'à travers cette patiente gymnastique? autrement qu'à travers des expérimentations concrètes parallèlement menées?

. . .

Un très bon ami, convaincu d'un écart immense entre mon activité dans l'édition et mon activité d'architecte, m'a suggéré de tenter de dresser une sorte de table de concordance entre « volumes édités et surfaces construites » au long de ma vie, pensant que, au plus, un quart de mes travaux avait été consacré à l'art de bâtir.

La chronique parallèle de ce livre répond à sa question, mais sans calculer en mètres carrés mon activité d'architecte, ce qui équivaudrait à évaluer en tonnes de papier mon activité dans l'édition!

Points de repères

Édition :

1946 Contribution à l'invention des livres de club, premières réalisations pour le Club français du livre.
1947 K éditeur.
1954 Direction artistique du Club des libraires de France.
1963 Création de l'atelier d'édition Pierre Faucheux.
1976 Collaboration avec les éditions Galilée.

Architecture :

1947 Rencontre avec Le Corbusier.
1958 Premier ouvrage mettant en œuvre simultanément mes compétences de typographe et d'architecte : « La création littéraire » à l'exposition internationale de Bruxelles.
1967 Premières études et première réalisation de structures sphériques modulaires : coupoles hyperstatiques à cinq points d'appui.
1977 Découverte des écritures de l'architecture et de l'urbanisme.

Quand, frais émoulu de l'école Estienne, j'ai réfléchi à l'état du métier d'éditeur et à l'état du livre, tout imprégné de l'art inventif des anciens typographes qui me fascinait, j'ai énergiquement et rapidement contesté la situation existante. Il fallut imaginer un nouveau métier, et les vingt ans qui ont été nécessaires pour gagner, ce livre les raconte.

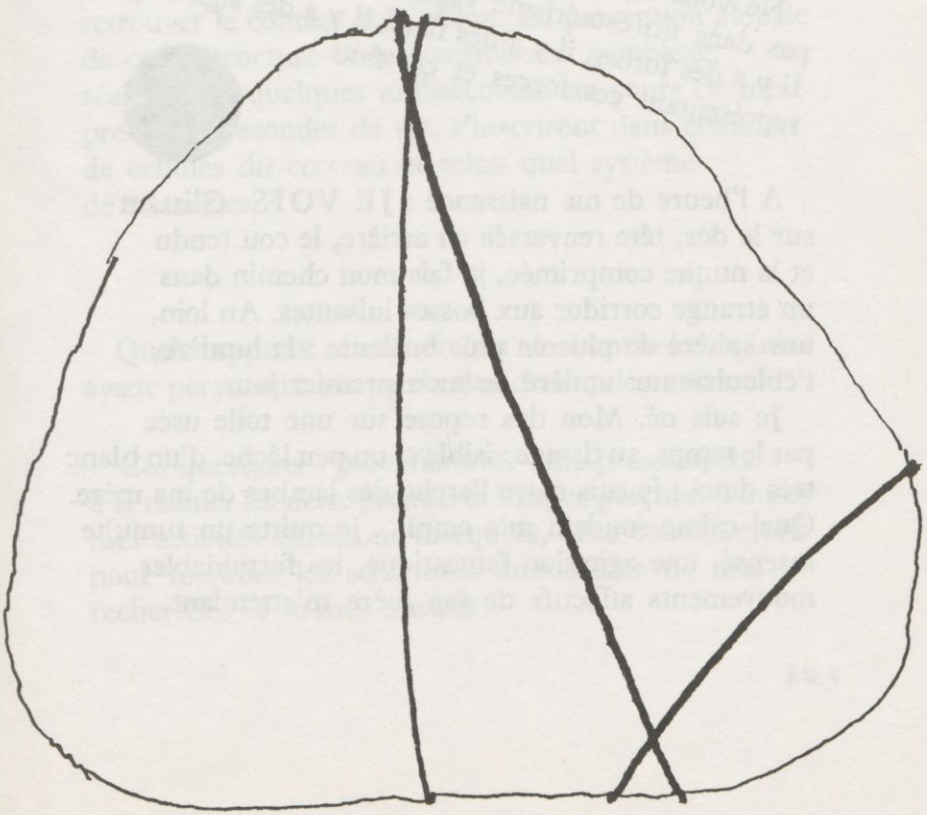
. . .

Quand, examinant la situation de l'architecture j'en constate les carences et la dégénérescence, l'étendue des tâches à accomplir dans la contestation devient immense. La tâche contestataire que je considère comme mienne, avec quelques autres enragés — je pense en particulier à Ionel Schein — dévore notre vie.

Au cours de trente années d'apprentissage et de pratique sur le tas, j'ai réuni les moyens d'une contestation efficace, créatrice, révolutionnaire. Cette conquête fait aussi l'objet de ce livre.

Symboles, tout-puissants symboles

Le soleil a dépassé son périgée, le vaste cercle que forme la mer bordée d'une douce plage lance de fines étincelles; de belles montagnes usées entourent le cercle magique, à l'ombre d'un arbre au minuscule feuillage triangulé, homme je suis.



J'emploie un beau galet de schiste aux micas étincelants pour empêcher le vent léger de faire voler la feuille où j'écris, blanche sur la table minuscule, rectangle bleu turquoise, où je travaille.

. . .

Écoutons les signes des profondeurs de la terre, les signes des profondeurs du ciel, les signes de la mer profonde.

En cent mille ans, chaque force, chaque forme d'énergie est devenue signe, symbole concret, pour toi, homme.

. . .

Ne vous réjouissez pas trop vite : je ne sombrerai pas dans un ésotérisme vague et de bas étage. Il y a des forces, il y a des faits; il y a des signes clairs représentant ces forces et ces faits.



A l'heure de ma naissance : JE VOIS. Glissant sur le dos, tête renversée en arrière, le cou tendu et la nuque comprimée, je fais mon chemin dans un étrange corridor aux bosses luisantes. Au loin, une sphère de plus en plus brillante : la lumière, l'éblouissante lumière de mon premier jour.

Je suis né. Mon dos repose sur une toile usée par le temps, au tissage visible et un peu lâche, d'un blanc très doux : je suis entre l'arche des jambes de ma mère. Quel calme soudain m'a empli... je quitte un tumulte insensé, une agitation fantastique, les formidables mouvements affectifs de ma mère m'attendant.

. . .

Première image perçue : une sphère de lumière brillante, premier symbole vu, frappe pour toujours mon imagination. Je traduis plus précisément : première image perçue par la rétine, transmise par le nerf optique et enregistrée par mon cerveau.

Le choc lumineux et sa transmission réalisés à la première seconde de vie terrestre — aérienne — avec toutes leurs conséquences au niveau de l'image rétinienne et de sa persistance.

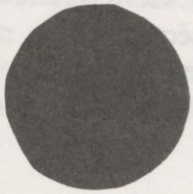
. . .

Seconde image perçue : le réseau régulier d'un tissu blanc usagé, doux au toucher. Je le sens, je le « vois » des yeux et du dos, encore aujourd'hui j'en puis retrouver le contact et la vision. La perception globale de cette structure et sa transmission complexe, réalisées en quelques millisecondes au cours de mes premières secondes de vie, s'inscriront dans combien de cellules du cerveau et selon quel système de connexion ?

. . .

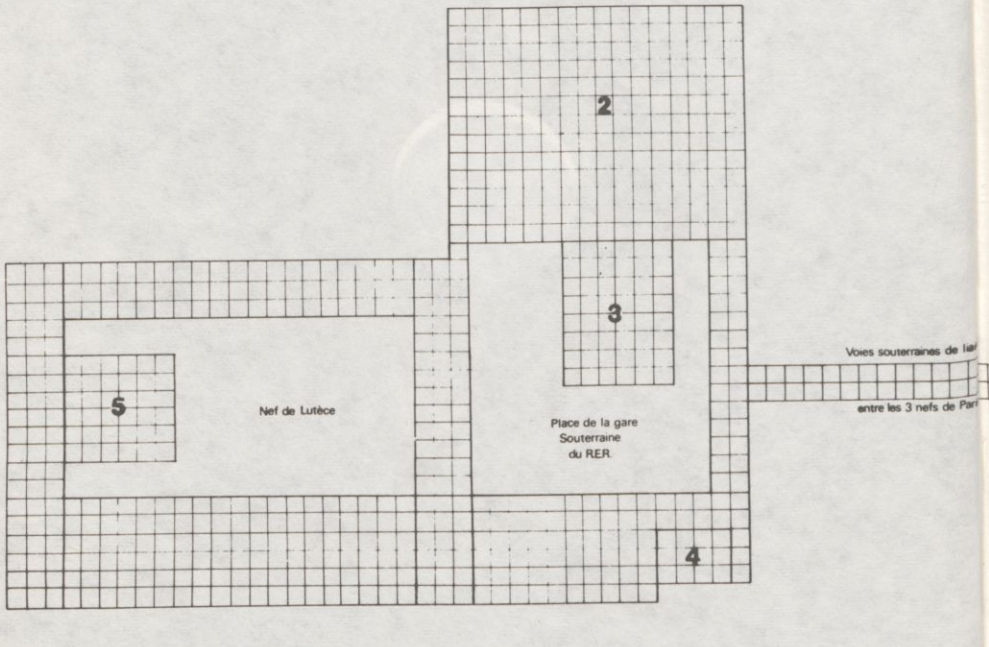
Quels rapports se sont établis alors entre les cellules ayant perçu tout ou partie des deux phénomènes ?

Ces questions « préenfantines » me préoccupent : à la racine, les deux premières images perçues. Toutes mes activités en seront marquées, elles constitueront pour toujours les structures dominantes de mes recherches et de mes travaux.

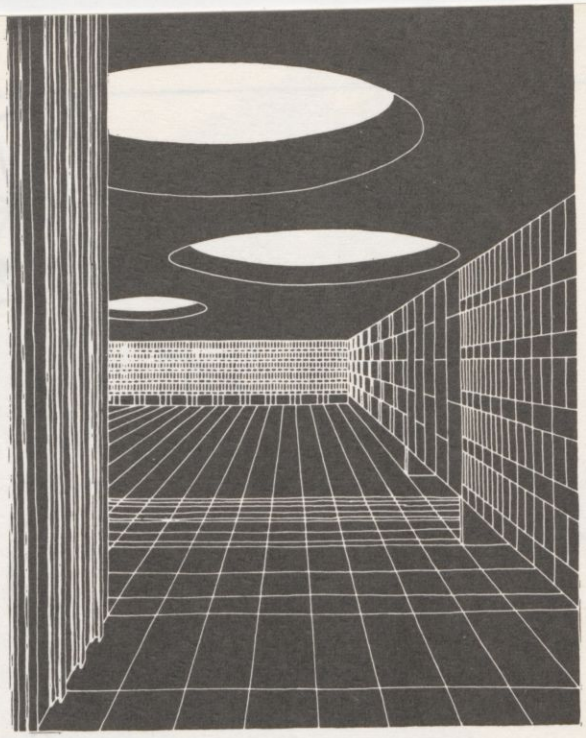


Éclairer violemment, regarder longuement = image rétinienne persistante.





Les Halles, 1967, trame souterraine.



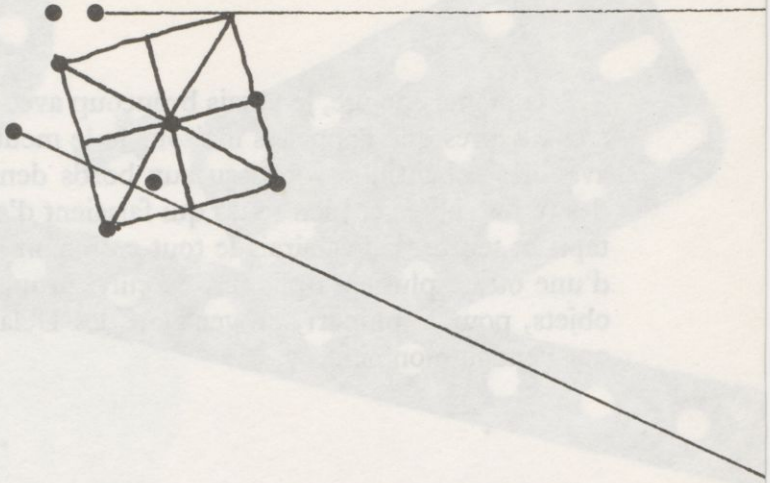
Perspective souterraine.

Avant toute éducation, avant toute formation,
à l'instant précis où je quittais la vie intra-utérine,
deux séries d'informations décidaient de mon destin.

Cela a toutes les raisons d'être vrai pour tous
les autres hommes; qu'ils se souviennent ou qu'ils aient
perdu le souvenir des premières images qu'ils perçurent,
elles étaient pour eux décisives.



Jeux de billes, 1935.



Enfances

Mon premier jeu de construction était en hêtre, fait de cylindres, de parallélépipèdes rectangles, de frontons et de balustres, de formes géométriques élémentaires et classiques. Les proportions de chaque pièce étaient simples et belles. Les dimensions des plus grandes ne dépassaient sûrement pas quinze centimètres. Avec lui je bâtis des palais et des temples anciens, c'était en 1929.

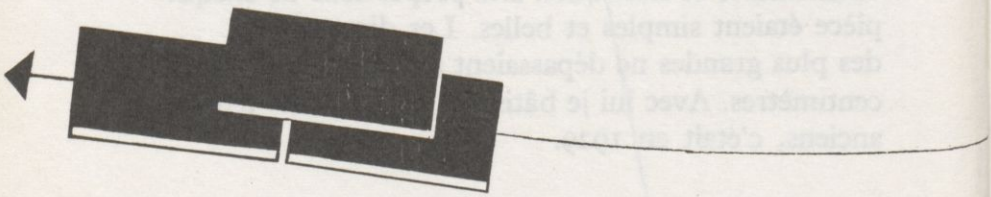
. . .

Le second était métallique. Fait de poutrelles et de poutres en treillis, assemblées par de minuscules boulons de laiton. Ces pièces permettaient de construire un hangar métallique, des plaques de tôle pliée simulaient la toiture en sheds. Il avait de jolies couleurs, les pièces des structures étaient vert vif, les sheds bleu ciel. C'était en 1930.

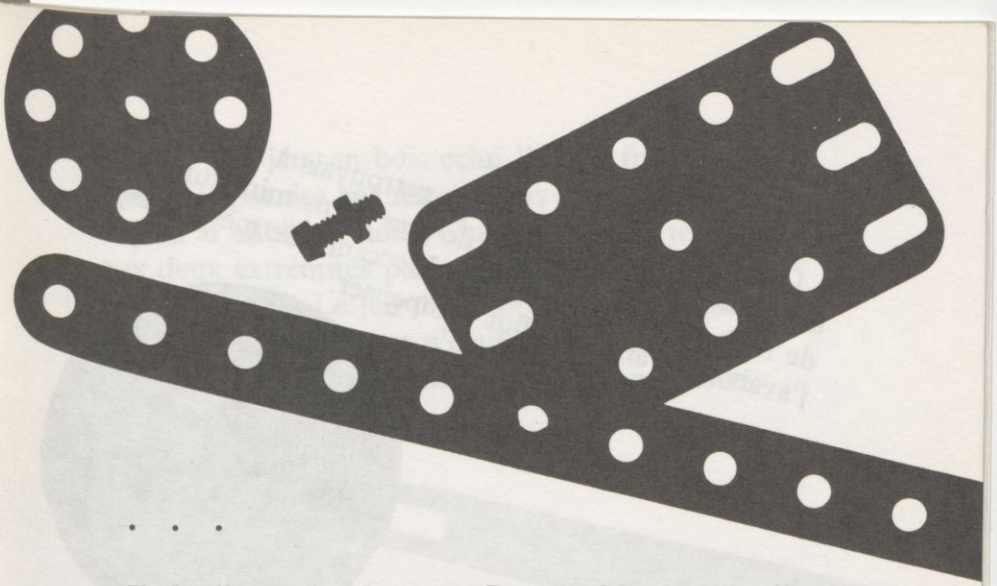
A la même époque, je jouais beaucoup avec un carton à chaussures que j'appelais maison. Je le meublais avec des échantillons de tissu aux bords dentelés, des tissus sobres et bien tissés qui faisaient d'excellents tapis et tentures. J'éclairais le tout en jouant des reflets d'une ou de plusieurs plaques de cuivre rouge. Ces objets, pour la plupart, provenaient des Delage que vendait mon père.

. . .

J'avais dans ma chambre un merveilleux tapis ovale. Au centre, des fleurs et des dessins géométriques dans les bleus et les roses un peu passés. En bordure, une bande grise qui me servait de route. J'y faisais circuler mes bolides. Ils étaient faits de dominos, au nombre de trois généralement, quelquefois plus, et qui, posés les uns sur les autres, furent mes premiers engins symboliques.

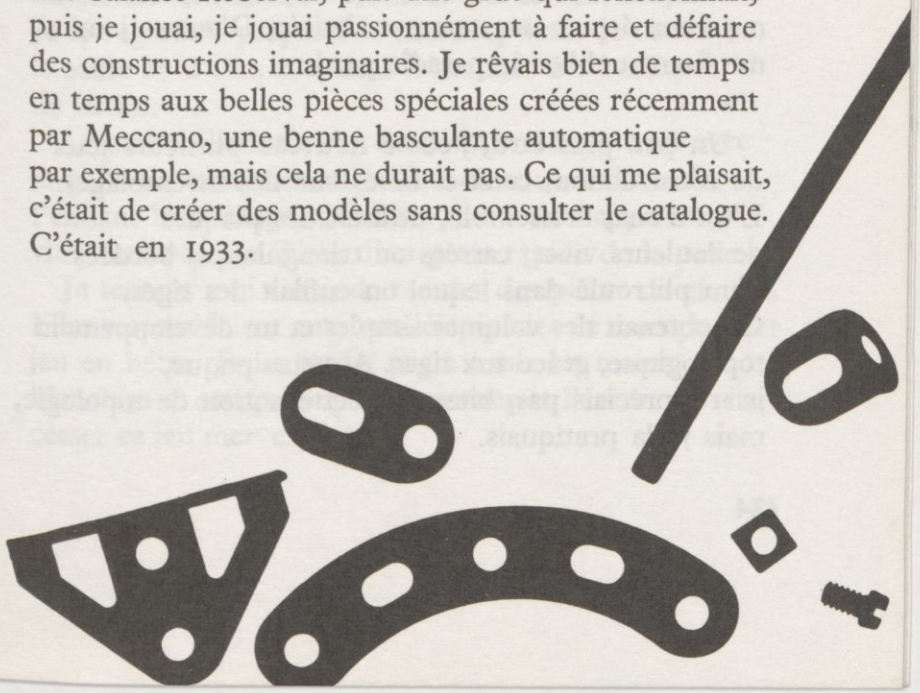


Un peu plus tard j'eus un Mécavion. Ce jeu de construction comportait assez de pièces pour monter plusieurs types d'avion monoplace. Des monoplans ailes basses ou ailes hautes, un biplan, un hydravion. Tout était couleur aluminium et exécuté en tôle pliée. Les roues avaient de jolis pneus en caoutchouc blanc, l'empennage était réglable. Les assemblages se faisaient avec des boulons.



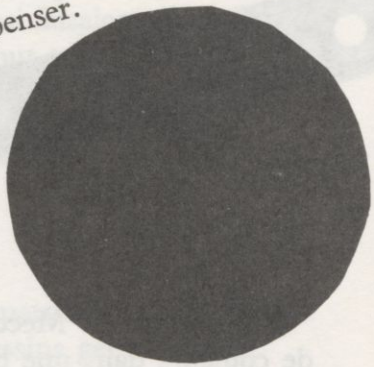
. . .

Enfin j'eus un Meccano. Pas un Meccano rutilant de couleurs dans une boîte à fond truqué pour faire croire qu'il y a beaucoup de pièces, non, un Meccano hérité. Mon oncle André, plus âgé que moi de sept ans, m'offrit un jour plusieurs cartons gris de pièces de Meccano : il y en avait beaucoup, beaucoup, beaucoup. Des plats percés, des cornières, des supports de roue, des tiges, des écrous, des ressorts de blocage, tout, quoi! J'y jouais avec délices. Je construisis d'abord une balance Roberval, puis une grue qui fonctionnait, puis je jouai, je jouai passionnément à faire et défaire des constructions imaginaires. Je rêvais bien de temps en temps aux belles pièces spéciales créées récemment par Meccano, une benne basculante automatique par exemple, mais cela ne durait pas. Ce qui me plaisait, c'était de créer des modèles sans consulter le catalogue. C'était en 1933.



. . .

Quelques mois après, je me retrouvais à Hanoï, nu, dépouillé de mon univers, de mes autos miniatures, de mon tapis ovale, de mon Meccano, de mes livres, j'avais onze ans. Il fallut compenser.



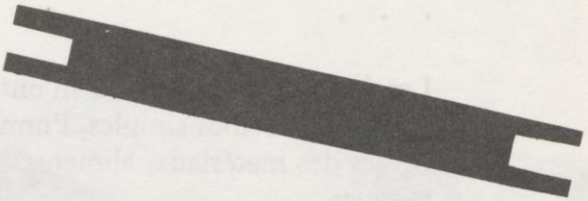
Le carton découpé m'aida à faire face. Lecteur de *Luc Bradefer*, je tentais de faire voler des engins aériens aux formes inattendues, aux ailes d'hirondelle. Je les lançais du haut d'une petite terrasse qui existait au-dessus du garage. On était à Hanoï, la maison était au milieu d'un petit jardin où poussaient des bananiers, il y avait quelques beaux arbres dont deux superbes dans lesquels je grimpais avec ma sœur depuis une terrasse abritée. D'autres jeux me firent oublier le paradis perdu.

. . .

Un peu plus tard, j'eus à nouveau plusieurs jeux de construction, ceux-ci basés sur des assemblages. L'un d'eux, l'Assemblo, utilisait des plaques de couleurs vives, carrées ou triangulaires, bordées d'un pli roulé dans lequel on enfilait des tiges. On obtenait des volumes simples et un développement topologique, grâce aux tiges. A cette époque, je n'appréciais pas, bien sûr, cette notion de topologie, mais je la pratiquais.

Un autre jeu, en bois celui-là, très fragile, était constitué par des baguettes plates et assez courtes.

J'en ai oublié le nom. Chaque pièce se terminait aux deux extrémités par une encoche destinée à l'assemblage. Le jeu développait dans l'espace ses structures grêles, et n'était pas sans parenté avec les structures tridimensionnelles que nous connaissons.



. . .

Une expérience bien antérieure, dans les années trente, m'avait fait toucher concrètement le ciment, la chaux, le sable.

Mon père nous envoyait en vacances chez sa marraine, à Lagny. Elle habitait un vieux pavillon de bois peint en bleu, et son gendre Théo, construisait au fond du terrain une maison en meulière. Il était maçon. Je le regardais préparer le mortier, doser le ciment, le sable et la chaux, quand il moulait des bordures de jardin.

L'eau bouillonnait au centre du cratère ouvert avec la pelle de terrassier au milieu d'un cône de sable. Pendant le mélange, des filets d'eau s'échappaient, vite rattrapés par Théo d'un geste rapide de la pelle.

Je tentais, moi aussi, de mouler des pièces de ciment. Elles ressemblaient aux parallélépipèdes de mon premier jeu en hêtre. Je ne tardai pas à avoir les mains blanchies et attaquées par le mortier et l'on me fit vite cesser ce jeu merveilleux.

Quand nous le pouvions, nous construisions des huttes avec de l'herbe et des pièces de bois, arrachées aux clôtures à claire-voie du lotissement où se trouvait le pavillon bleu. Nous n'aimions rien tant que nous y abriter quand il pleuvait. Cela sentait l'herbe mouillée, les liserons, la paille pourrissante dans notre refuge primitif, et il fallait nous en arracher à la tombée du jour.

. . .

Les jeux de construction m'ont fait découvrir l'univers des formes simples, l'univers des assemblages, l'univers des matériaux, aliments de mes rêveries enfantines.

. . .

A ces jeux s'ajoutaient, l'hiver, les lectures à haute voix de ma mère.

Elle nous lisait : *Les malheurs de Sophie*, *Les mémoires d'un âne*. Ces mémoires firent mes délices. Plus tard je lus et relus les aventures de Cadichon jusqu'à ce que je découvre le *Voyage au centre de la Terre* de Jules Verne. Je me rappelle mon enthousiasme au déchiffrage de l'énigmatique message, et quelle fantastique aventure symbolique! Je lus aussi *Deux ans de vacances*, *De la terre à la lune*, *Autour de la lune ;* ces aventures scientifiques et les héros qui les vivaient me fascinaient.

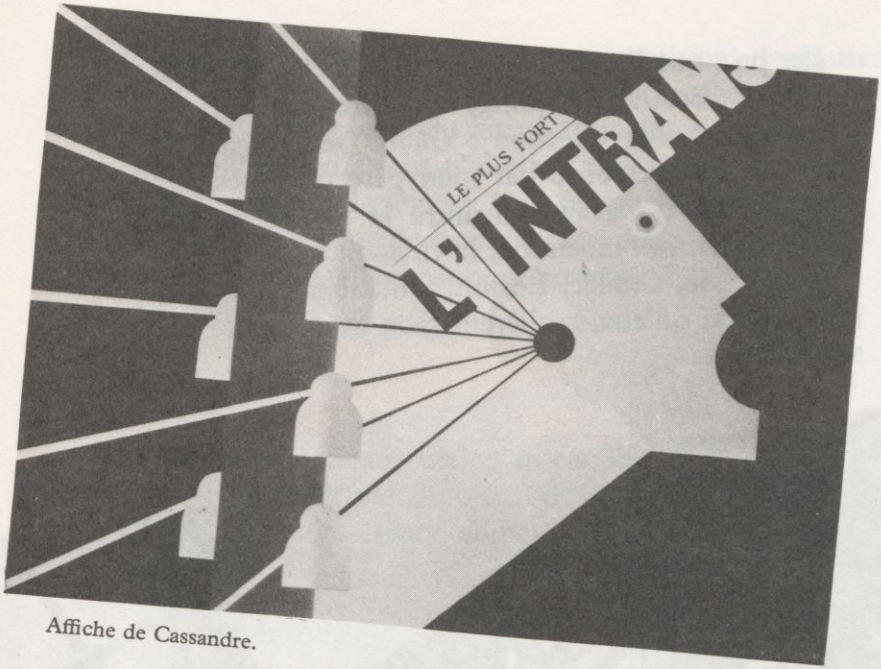
J'avais eu une passion pour *Croc Blanc* qu'un de nos instituteurs nous lisait, merveilleuse lecture pour mes huit ans.

Les prix que je raflai l'année du certificat d'études me firent découvrir Kipling, et un livre qui fut longtemps ma prédilection : *Gloires scientifiques*. Dans ce livre retrouvé par mon père quelques mois avant sa mort, j'avais rencontré la pâture même de mon destin : l'invention, la création.

Archimède, Galilée, Édison, Gutenberg, Eiffel, je ne citerai qu'eux, scellèrent mon avenir cette année-là...



Eiffel : Garabit, 1882.



Affiche de Cassandre.

Mes écoles

Ma mère m'apprit à lire. Je devais avoir cinq ans. Puis j'allai à l'école. Que de larmes le premier jour où elle m'accompagna, rue Paul-Baudry, jusqu'à l'entrée de la classe. J'étais blond, bouclé, et je me sentais fragile, si fragile!

Elle m'apprenait aussi à écrire, en même temps, et toujours devançait le programme scolaire de quelques jours. Le résultat était merveilleux, ma confiance et ma sécurité étaient totales.

Je commençai vite à lire les enseignes dans les rues et les titres des journaux, les beaux titres bien noirs, en capitales, de *L'Intransigeant* que lisait mon père. Ces premières impressions visuelles furent décisives. La méthode de ma mère était efficace : je m'en sortis avec le prix d'honneur : Un *mémento Larousse* qui ne me quitta plus pendant longtemps.

. . .

On déménagea, je changeai d'école. Cette fois ce fut boulevard Arago, dans le XIVe arrondissement.

Il y avait une grande cour plantée d'arbres où l'on jouait au labyrinthe. Quel jeu fantastique : en détendant le pouce, on provoquait le mouvement d'une pièce de monnaie qui, glissant sur le ciment de la cour, devait à petits ou à grands coups franchir les obstacles les plus mortels, puits, ponts, dents de scie, rivière, que sais-je. Nous y jouions l'hiver jusqu'à la tombée du jour, avant l'étude.

J'aimais le goûter que m'avait préparé ma mère : du pain beurré avec du sucre cristallisé et une orange, glissés dans un vieux sac qui embaumait le café. Jeux innocents, innocentes soirées, innocents travaux scolaires.

. . .

On déménagea à nouveau. A Lunéville en Lorraine, cette fois. J'y arrivai en hiver. Un froid de loup pour un petit Parisien. Je dus me battre avec mes jeunes camarades qui acceptaient mal l'intrus. On réglait nos comptes avec les queues des feuilles de marronniers, deux camps, à cheval sur un petit copain, et à l'attaque.

Ce fut un heureux moment de ma vie d'écolier, j'eus de bons amis, de bons jeux, de bons résultats scolaires.

A Lunéville, nous habitions au premier étage d'une petite maison de ville, au-dessus de la propriétaire. Nous avions un grenier et c'est là que se paracheva mon premier paradis. Mon immense Meccano, toutes mes autos miniatures : des Rosalie Citroën, une C-six, et beaucoup d'autres, tous mes jeux réunis purent s'y étaler.

J'eus ma première bicyclette : un vélo de fille, pour que ma sœur cadette puisse s'en servir après moi! Je rageais... J'avais dix ans et me baladais aussi loin que possible avec cet instrument de liberté.

Le parc du château et sa grotte baroque où j'allais souvent faire naviguer un bateau en carton ne me suffisaient pas. Je circulais en ville, prudemment, ou j'allais au champ de manœuvres. Il était immense, j'y voyais évoluer des monstres d'acier, des tanks qui pivotaient brutalement sur leurs chenilles au milieu de la poussière.

Je roulais comme un fou, en danseuse, sur les creux, les bosses, les pistes laissées par les engins.

. . .

Ce temps ne dura pas.

●

Comme je l'ai déjà dit, quelques mois plus tard, en Janvier 1934, nouveau déménagement : Je me retrouvai au Tonkin.

Ce fut un dépaysement total. Rapidement inscrit à l'école, je n'eus guère le temps de m'apercevoir de la blessure que m'avait infligée mon père en liquidant mon premier paradis. Je n'en analysai que beaucoup plus tard les conséquences.

. . .

Mes travaux d'écolier m'absorbaient, j'étais au cours moyen deuxième année. Pendant cette année-là, j'eus la chance de passer plusieurs heures d'atelier par semaine à travailler le fer. On apprenait à couper, limer, percer, polir, ajuster des pièces de fer. Cela dura quelques mois.

Je travaillais comme un enragé (compensation ?) avec pour phare : le père reçu premier du canton au certificat d'études, à Verdun-sur-le-Doubs, en 1912 ou 1913... pression constante... « il faut que tu y arrives et puis si tu réussis, tu auras un vélo »... Je voulais un vélo d'homme.

Je fus reçu, je fus premier du canton, j'eus neuf sur dix de moyenne, j'eus un vélo qui n'était pas une bicyclette d'homme, j'étais floué.

Après le certificat d'études — j'avais douze ans — j'eus le bonheur de découvrir les premiers rudiments mathématiques avec une femme qui, très astucieusement, établissait les correspondances logiques entre l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie. C'était fascinant. Hélas, ma famille rentrait quelques semaines plus tard en France et tout fut à nouveau à recommencer.

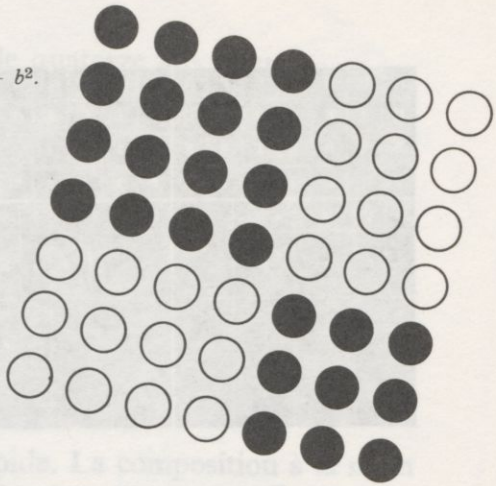
. . .

Sur le bateau qui nous ramenait, je passai mon temps à fabriquer de minuscules avions avec les « menus », imprimés sur carton, des Messageries maritimes. Aujourd'hui j'en reconnaîtrais encore le « couché une face 250 g ». Je faisais des hydravions multimoteurs, des biplans, des monoplans, des Caudron Renault en nombre incroyable, je les multipliais.

En Méditerranée, entre Port-Saïd et Marseille, après la traversée du canal de Suez, il y eut une tempête. Cette tempête dura toute la fin du voyage. Je fus presque tout le temps sur le pont pendant la tourmente, fasciné par les hurlements du vent, par les mouvements terribles du navire, par le bruit des hélices tourbillonnant dans l'air quand l'étrave plongeait dans la mer bouillonnante. Quel inoubliable voyage, quelle fureur, quelle beauté et, pour moi, quelle merveilleuse solitude. Je ne descendais presque pas dans la cabine où ma mère était malade, sauf pour y dormir.

Nous arrivâmes à Paris en janvier 1937 et fûmes, avec ma sœur, dispersés dans la famille. Je cessai d'aller à l'école pendant plusieurs mois et n'y retournai qu'à l'automne.

$(a + b)^2 = a^2 + 2\,ab + b^2.$



. . .

J'allais au cours complémentaire de l'avenue du Général-Michel-Bizot. Un an presque avait passé. Les brillants rudiments qui m'avaient enthousiasmé étaient bien loin maintenant.

Un de mes bons souvenirs de cette époque est un concours qu'avait organisé notre professeur de dessin : construire en carton, une maison, et l'aménager. Je le fis avec délices : elle avait un toit à deux pentes, une cheminée, des portes, des fenêtres, des tapis, un mobilier. Par assemblage d'encoches et sans collage, je fabriquai des fauteuils en papier plié, des tables, etc.; je gagnai une boîte de couleurs moites et du papier à dessin. J'étais heureux.

. . .

Au printemps 1938, je passai le concours de l'école Estienne où j'obtins la place de 58e sur 80 admis. J'étais reçu.